

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Onze auteurs racontent...

Henriette Major, Cécile Gagnon, Suzanne Rocher, Bertrand Gauthier, Guy Boulizon, Bernadette Renaud, Robert Soulières, Serge Wilson, Raymond Plante, Francine Loranger and Ginette Anfousse

Volume 3, Number 4, Winter 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12958ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Major, H., Gagnon, C., Rocher, S., Gauthier, B., Boulizon, G., Renaud, B., Soulières, R., Wilson, S., Plante, R., Loranger, F. & Anfousse, G. (1980). Onze auteurs racontent.... *Lurelu*, 3(4), 3-8.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Onze auteurs racontent...

Les malheurs d'un arbre de Noël

Comme on est bien, au chaud sous ses couvertures, par un beau matin d'hiver! Surtout pendant les vacances de Noël! Encore à moitié endormie, Aline savourait le plaisir de se laisser caresser par un rayon de soleil tamisé par le givre de la fenêtre. Tout dormait encore dans la maison; elle entendait le souffle régulier de ses soeurs venant des lits voisins.

Aline décida de dormir encore un peu. Se tournant sur le côté, elle était en train de se recroqueviller dans la bonne chaleur du lit lorsqu'un bruit bizarre la fit sursauter: c'était un mélange d'éclats de verre brisé, de froissements de papier, et de craquements insolites. En un clin d'oeil, toute la famille fut sur pied: on se retrouva au seuil du salon où l'arbre de Noël gisait par terre, ses boules cassées, ses guirlandes éparpillées.

L'air ahuri, Minouche, la chatte de la maison, sortait lentement de sous les décombres. Il ne fut pas difficile de reconstituer le drame: attirée sans doute par un bel oiseau bleu à la queue brillante, la chatte avait grimpé à l'arbre de Noël comme elle grimpait aux arbres du jardin. Sous son poids, le sapin s'était écroulé, entraînant dans sa chute l'animal et toutes les belles décorations qu'on conservait si soigneusement d'une année à l'autre.

«Eh bien, Minouche, c'est toi qui as fait tout ce fracas!» s'écria Aline.

Avec ses deux soeurs, elle se mit tristement à ramasser les vestiges.

«Attention de ne pas vous couper les doigts!» s'exclama leur mère.

Il restait bien deux ou trois boules intactes; les petites ampoules de verre avaient assez bien résisté au choc, mais il n'était pas facile de démêler les fils électriques. C'en était bien fini pour cette année-là du bel arbre de Noël.

«L'an prochain, nous irons toutes ensemble choisir de nouvelles décorations, déclara maman pour détendre un peu l'atmosphère.

— Nous pourrions en fabriquer des décorations! s'écria Marie, la bricoleuse.

— Bonne idée!» répondirent les autres.

C'est ainsi que, pendant les mois qui suivirent, un coin de la salle de jeu fut transformé en «atelier de Noël». Grâce à l'ingéniosité des trois soeurs, l'arbre de Noël de l'année suivante serait tout aussi rutilant que ceux des années passées. On se proposait bien de le fixer au mur avec du fil de fer, car Minouche faisait toujours partie de la maisonnée; mais désormais on ne l'appela plus que «Fracasse».

Henriette Major



Vive la neige !

Je suis pressée,
c'est Noël demain.
Il serait temps
de me préparer.
Où donc est passé
mon gros capuchon ?
Ah ! je n'sais plus
où je l'ai rangé.
J'ai tant dormi
pendant tout l'été,
j'ai presque oublié
de me réveiller.
Tiens ! le voici
mon beau capuchon :
il fait une bosse
sous mon édredon.
J'ai assez flâné,
ça y est, je descends ;
ça fait trop longtemps
que le ciel m'attend.

Cécile Gagnon

Le cadeau de Senora

Senora*, dans sa petite tête d'épagneule, songe à Noël. C'est fête chez les Cailloux comme partout ailleurs. En cachette, dans la grande maison d'Outremont, on prépare les cadeaux à déposer au pied de l'arbre, et chacun ferme les yeux quand elle sème les rubans et les papiers multicolores dans toutes les pièces. On dresse le sapin dans le hall d'entrée, et on le garnit de lumières, de boules, de glaçons et de bonbons qu'elle peut admirer mais non toucher.

Senora veut participer à la fête et offrir son cadeau, elle aussi. Elle occupe la première quinzaine de décembre à trouver une idée. Elle consulte son ami Boule, le berger écossais des voisins, que le problème laisse froid et qui vagabonde à coeur joie dans la neige du quartier sans se préoccuper d'elle.

Un matin de grand froid, quelques jours avant Noël, Boule et Senora, pour se réchauffer, se fauillent à l'intérieur de l'église paroissiale, vide à cette heure matinale. La nef impressionne Senora. Des bougies rouges et vertes jettent une lumière vacillante sur la crèche tout à l'avant. Des personnages et des animaux y attendent la Grande Nuit. Le regard de Senora est attiré vers la dame au manteau bleu. Les mains tendues semblent lui désigner quelque chose. Curieuse, la petite chienne des Cailloux s'approche et découvre ce qu'elle n'espérait plus : son cadeau. Elle arrache, à même un buisson qui décore la crèche, une branche de gui qu'elle rapporte fièrement dans sa gueule. Oubliant Boule, elle court à la maison cacher son trésor au plus profond de sa niche. Avec un rictus de contentement, elle se réjouit à l'avance de tous les baisers qui s'échangeront, durant la Noël, sous le gui.

* *Le dernier-né des Cailloux*
Les Cailloux voient du pays

Suzanne Rocher

Il est une fois
une soirée d'hiver
dans la chaleur
d'un corps-trésor
où la vie
pousse tendrement
par en dedans.

Il est une fois
des enfants
qui aiment très souvent
glisser doucement
sous les fesses des grands
leurs orteils frissonnants.

À Sylvie T.
Il est une fois
le temps d'apprendre
à prendre
son temps.

Bertrand Gauthier



Le jour où P'tit Louis devint Louis

Il s'appelait Louis. Pour aller plus vite, ses parents l'avaient surnommé P'tit Louis. C'était un enfant étrange. Toujours émerveillé devant le moindre spectacle, certains le trouvaient naïf; quelques-uns même le jugeaient un peu niais. En réalité, cet enfant de six ans croyait en la bonté universelle; il était profondément confiant: confiant envers ses parents, ses maîtres, ses amis, la terre entière.

Quelques grandes personnes (celles qui «savent») se disaient que P'tit Louis se préparait pour plus tard, quand il serait grand, d'amères désillusions.

C'était bien vrai. Avec cette différence toutefois qu'il n'eut pas à attendre d'être pour cela un homme fait (au sens où l'on dit d'un fromage camembert qu'il est «fait»...).

Ainsi, P'tit Louis croyait au Père Noël. Ce n'est pas plus drôle qu'autre chose et nous sommes nombreux — même si nous ne l'avouons pas — à y avoir cru.

Depuis qu'il avait trois ans, c'était entendu: aux Fêtes de chaque année, le Père Noël qui, mystérieusement, savait tout du jeune garçon, lui apportait assez exactement ce qu'il désirait. Une manipulation adroite des parents, qui étaient loin d'être riches, et qui s'y prenaient des semaines à l'avance, faisait toujours en sorte que les désirs de P'tit Louis ne dépassent pas les possibilités financières du Père Noël.

Mais maintenant tout allait changer. P'tit Louis aurait bientôt sept ans. Fini le temps des manipulations parentales. Ce qu'il voulait pour 1980, c'était un train électrique. Que le Père Noël se débrouille! Pas difficile d'ailleurs: c'était le même train que celui qu'avait demandé son copain Arsène, le fils du propriétaire du gros magasin général de l'endroit.

En y pensant, P'tit Louis était à la fois tout joyeux et un peu triste. Joyeux à la pensée de ce merveilleux train vert et rouge dont il disposerait les rails à travers la cuisine; mais triste aussi, car il savait parfaitement que son copain Arsène ne «pouvait» pas recevoir un train en cadeau. Pourquoi? Parce que le Père Noël, qui connaît le fond des coeurs, qui sait où est la justice, qui récompense les bons, les sages, les généreux et qui envoie un fouet aux petits voyous, savait évidemment qu'Arsène était un petit mécréant, un voleur, un paresseux, sans compter le reste que P'tit Louis était sans doute le seul à savoir... (le seul, avec le Père Noël, bien entendu).

Aux premières heures du matin de Noël, P'tit Louis se précipita vers la cheminée. Ses parents n'étaient pas encore levés mais le petit sapin brillait déjà dans la pénombre. Oui, le Père Noël était passé! Il y avait des oranges, un joli jeu de construction que son père avait amoureusement fabriqué... Mais pas de train. P'tit Louis, muet de stupeur, n'en était pas encore revenu, lorsque le téléphone sonna. C'était Arsène: «Viens vite chez moi, P'tit Louis, j'ai mon train...»

Alors quoi, c'était ça, la vie? Il n'y avait donc pas de justice? En qui avoir confiance? Son regard sembla chavirer sur des années de transparence, d'émerveillement.

Une larme de regrets perla aux yeux de P'tit Louis. Il avait accédé, en un instant, au monde des grandes personnes, de celles qui ne croient plus au Père Noël, qui ne croient plus à rien du tout.

Désormais, on l'appellerait Louis.

Guy Boulizon

Un Noël tout étré

Sur le calendrier,
Noël dure une journée.
Ce n'est pas assez:
Mari-Jo veut l'allonger.

En grand secret, Mari-Jo
prépare des cadeaux;
avec du papier et des pinceaux,
de la colle et des ciseaux.

Avec des idées et de la joie,
sa maman et son papa,
l'enfant décore ici et là.
C'est très joli, ma foi.

Le sapin est choisi.
Glaçons et guirlandes rient,
lumières et boules aussi.
Et hop! l'arbre luit.

C'est Noël! Joyeux Noël!
Que la fête est belle,
pleine de ritournelles.
C'est Noël! Joyeux Noël!

Avec les beaux skis reçus,
sur les pentes, Mari-Jo se rue.
Et réussit, sais-tu...
À allonger Noël encore plus...

Bernadette Renaud



Debout dans mon salon
je regarde la neige
qui tombe
tout doucement
comme une chanson d'amour
comme un rideau de soie blanche

La nuit est noire
et la neige toute blanche
tombe toujours
et je reste debout
sur mon balcon
pour embrasser la neige qui danse
pour sentir la neige
qui touche ma langue, mon front et mes mains
la neige est froide, douce et tendre.

Et je reste debout
au coin de ma rue
pour voir la joie
des passants tout blancs de neige.

Il est presque minuit
c'est presque Noël
et la neige tombe
tombe tout doucement sur la ville
la nuit s'étire jusqu'à l'aube.

Et je reste debout dans la nuit blanche
à regarder l'hiver qui passe.

Robert Soulières

Deux lutins silencieux

Deux lutins silencieux et apparemment très sages, triaient des boules, là-haut dans les nuages. C'était dans la boutique du Bonhomme Hiver, comme le prétendent certains, quelque part au-dessus du ciel de Jonquière.

Dans un tiroir noir, il leur fallait placer les boules blanches : la neige, la grêle, la poudrière et autres avalanches ! Tout ce qui allait un jour faire tempête, et que le vieillard blanc irait jeter du haut de sa fenêtre.

À côté, dans un panier tressé, il fallait enfouir les boules de couleur : les sphères, les cloches, les étoiles et autres splendeurs ! Tout ce qui allait un soir briller à l'unisson, et que le marchand de froid irait accrocher au gros sapin de son perron.

Mais tandis qu'ils s'affairaient à ce triage, un des lutins arrêta net son ouvrage. Il s'approcha de la tablette d'un calendrier, posée sur le rebord d'un étalage, et d'un coup sec, — il en arracha la dernière page !

«As-tu songé, murmura-t-il, combien les jours avancent; et que bientôt, mon ami, ce sera les vacances ?

— Quoi ? Tu me demandes, à moi, si j'y pense ! chuchote l'autre en cognant sur son front avec un soupir d'impatience. Eh bien, rien qu'aujourd'hui dans cette tête, ça fait plus de cent fois déjà, que je compte les jours qui restent avant notre congé des Fêtes !»

Les deux lutins alors parlèrent à haute voix.

D'abord ce fut de leur prochain château de glace, sur quelle sorte de côteau et à quelle place; de quelle épaisseur serait la palissade, et s'il y aurait ou non une glissade. Après, chacun raconta ses secrets. Et le plus jeune commença avec une histoire à peu près vraie. Le second renchérit avec son propre récit, qui n'était pas sans contenir lui aussi... quelques bonnes menteries.

Ils continuèrent et continuèrent ainsi jusqu'à l'heure où se couchent d'habitude les poules. Ils parlèrent tellement, qu'ils en oublièrent leurs boules !

Si bien qu'un matin, du côté d'Arvida, une certaine Mme Rinfret, en sortant son chien Fidèle, s'écria :

«As-tu vu, mon mari ? Il tombe des boules de Noël !»

Serge Wilson



À travers mon chapeau

Il parlait à travers son chapeau. C'était un peu normal puisqu'il laissait toujours ledit chapeau descendre bien bas sur sa figure. Oh ! il ne voulait pas nécessairement passer incognito ! Non. Il désirait surtout se protéger du vent froid. Vous allez me dire qu'il risquait alors de se frapper partout. Ne vous en faites pas. Même sans chapeau, il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez. Et c'est pour cette raison justement qu'il parlait à tort et à travers son chapeau. Il ne disait pas beaucoup de choses mais il jouait avec les mots. Depuis ses toutes premières dents de lait, il avait démontré beaucoup de plaisir à inventer des jeux de mots. Vraiment, aux jeux de mots, il était difficile à battre. Et les gens de son entourage répétaient de bouche à oreille qu'il avait énormément d'esprit. Ils n'avaient pas toujours raison, mais ils voulaient être beaux joueurs et surtout ne pas avouer qu'ils ne saisissaient pas toutes les nuances du jeu... de mots toujours ! Pourtant ils auraient dû se douter que s'ils ne comprenaient pas notre bonhomme, c'est que sa voix était très feutrée. Imaginez, il parlait à travers le plus chaud des chapeaux d'hiver. D'ailleurs il n'articulait souvent que deux mots que chacun répétait n'importe comment. Deux pauvres petits mots qui faisaient boule de neige et devenaient les histoires les plus invraisemblables que vous puissiez imaginer. Et tout cela nuisait à sa réputation. Du moins c'est ce que son propre chapeau m'a confié à son sujet... un soir où il avait perdu la tête.

RAYMOND PLANTE

«Cher Charlot,

...Hier, c'était Noël et je devrais, aujourd'hui, te raconter des tas de choses. Je te parlerais de la famille et des cadeaux (j'ai enfin reçu cette merveilleuse tuque mauve avec un pompon vert). Je te décrirais le menu du réveillon, les guirlandes, les rires...

Or, il se trouve que je n'en ai aucune envie et je préfère te dire ma dernière aventure. Celle d'après la fête.

Je tenais compagnie au bonhomme dans la Lune quand un méchant chaton est arrivé en clopinant sur trois pattes. Il avait, paraît-il, oublié la quatrième quelque part sur la Voie lactée. C'est du moins ce qu'il assurait. Je restais, tu t'en doutes bien, un tant soit peu incrédule. Le chat m'invite alors gracieusement, malgré sa piteuse apparence, à l'accompagner à un concours de tango sur Mars, ou, à mon choix, à une soirée de valse autour des anneaux de Saturne.

Comment aurait-il pu danser avec une patte en moins ? J'ai gentiment décliné son invitation en prétextant le manque de temps et un rendez-vous urgent.

«Le temps, m'a répondu le chat avec un grand sérieux, n'est qu'un oeil à l'envers, sens dessus derrière, presque rien, juste un coup de vent.»

Qu'en penses-tu, Charlot ? Doit-on croire de pareilles sornettes ?

Ton amie Loulou»

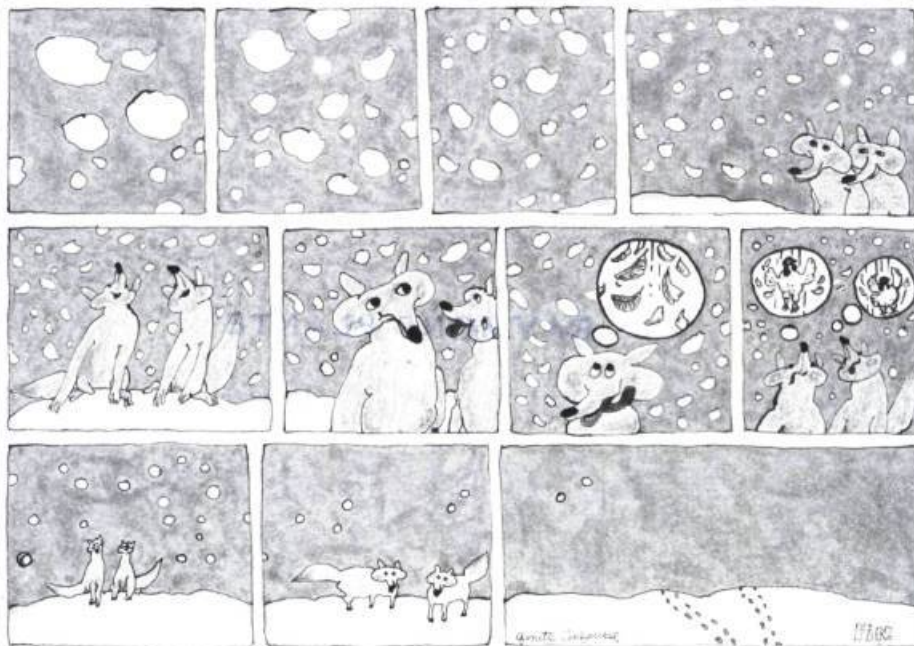
P.S. J'aurais bien aimé que tu sois là, mais du temps, il en reste encore ! (?)

Francine Loranger

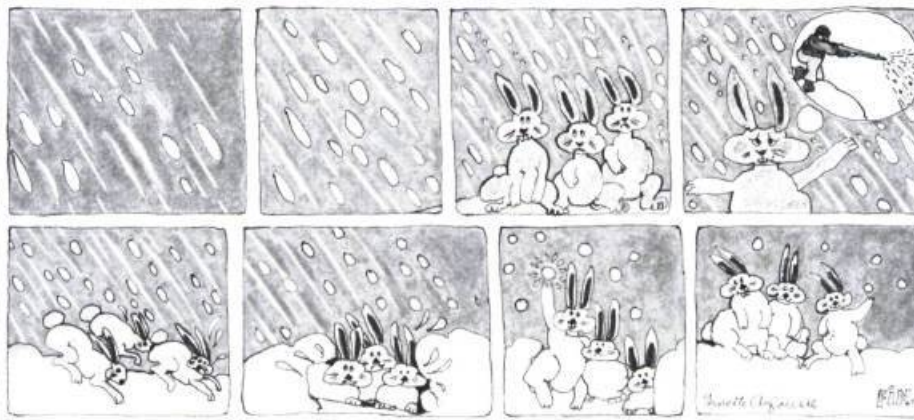


"C'EST LEUR PREMIER HIVER"

DEUX FRÈRES RENARDEAUX N'ONT JAMAIS VU LA NEIGE TOMBER DU CIEL. A L'AIDE DES IMAGES, RACONTES LEUR HISTOIRE...



QUE PEUVENT IMAGINER CES TROIS JEUNES LIÈVRES QUI VOIENT POUR LA PREMIÈRE FOIS, LA NEIGE TOMBER DROITE SUR LEUR TÊTE ?



Ginette Anfousse